

Anne-Marie Desplat-Duc

Les COLOMBES du Roi-Soleil

Le défi
de Diane

Le grand retour de la série aux 3 millions de lecteurs



Aux portes de Versailles,
entre intrigues, aventures et amitiés,
les Colombes du Roi-Soleil
écrivent leur destin.

Depuis son entrée au pensionnat de Saint-Cyr, Diane se sent très seule malgré la présence réconfortante de ses nouvelles amies. Lorsqu'elle apprend que son cousin s'est emparé du domaine familial en chassant sa mère et son frère, elle n'écoute que son courage et décide de voler à leur secours. Se battre comme un mousquetaire ne lui fait pas peur !

“Une saga historique à savourer sans modération”

Je Bouquine

Chaque tome suit le destin
d'une Colombe et peut être
lu de façon indépendante.

Couverture d'Aline Bureau

Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

Anne-Marie Desplat-Duc



Le défi de Diane

Flammarion jeunesse

La série « Les Colombes du Roi-Soleil »

- *Les comédiennes de Monsieur Racine*
- *Le Secret de Louise*
- *Charlotte, la rebelle*
- *La promesse d'Hortense*
- *Le rêve d'Isabeau*
- *Éléonore et l'alchimiste*
- *Un corsaire nommé Henriette*
- *Gertrude et le Nouveau Monde*
- *Olympe comédienne*
- *Adélaïde et le Prince noir*
- *Jeanne, parfumeur du roi*
- *Victoire et la princesse de Savoie*
- *Gabrielle, demoiselle d'honneur*
- *Retrouvailles à Versailles*
- *Le défi de Diane*

Illustration de couverture d'Aline Bureau

Flammarion, 2022

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-8893-6

LES COLOMBES DANS L'HISTOIRE

Qui sont vraiment les Colombes du Roi-Soleil ?



Françoise d'Aubigné, orpheline sans fortune née en 1635, épouse à 16 ans un poète infirme et disgracieux de 25 ans son aîné : Paul Scarron. Veuve à 25 ans, elle devient l'amie de la marquise de Montespan, qui l'engage en 1669 comme gouvernante des enfants qu'elle a eus avec le roi Louis XIV.

En 1674, grâce à la générosité du roi qui apprécie ses services, elle achète la terre et le château de Maintenon à six lieues de Versailles. Elle devient Mme de Maintenon. Plus tard, elle aura le titre de marquise.

En 1682, avec l'aide de Mme de Brinon, une religieuse ursuline, elle loue une maison à Rueil pour y installer une soixantaine de fillettes pauvres et les instruire.

Le 30 juillet 1683, la reine Marie-Thérèse meurt. Louis XIV est veuf à 45 ans. Selon l'usage, ses ministres lui conseillent d'épouser une jeune et riche princesse étrangère. Mais le roi décide de faire passer ses sentiments avant la raison d'État et, dans la nuit du 9 au 10 octobre 1683, il se marie en secret à la femme qu'il aime depuis plusieurs années. Elle n'est ni jeune ni riche, et ne lui apportera aucune alliance avec un pays étranger : c'est Mme de Maintenon.

Afin de pouvoir accueillir plus d'enfants que dans la maison de Rueil, le roi achète en 1684 le château de Noisy et s'engage à prendre à sa charge les frais d'éducation de 250 demoiselles nobles mais sans fortune. Pour faire entrer leur fille dans cette Maison royale d'éducation de Saint-Louis, les parents devaient prouver qu'ils s'étaient ruinés pour servir le pays.

Noisy se révélant trop petit, la Maison royale de Saint-Louis est construite à Saint-Cyr, dans

le parc de Versailles, à une lieue du château. (On appellera couramment cette maison « Saint-Cyr. ») Jules Hardouin-Mansart en est l'architecte. La Maison royale de Saint-Louis dispose d'une infirmerie, d'un jardin d'herbes médicinales et d'un parc arboré. Le déménagement a lieu le 26 juillet 1686.

Les 250 élèves sont réparties en quatre classes de 50 à 65 élèves distinguées par une couleur.

Dans la classe rouge, les élèves ont entre 7 et 10 ans. Elles apprennent le français afin de leur faire oublier le patois de leur province, la lecture, l'écriture, le calcul, le catéchisme et le latin.

Dans la classe verte, elles ont entre 11 et 14 ans. On ajoute à cet enseignement l'histoire et la géographie.

Dans la classe jaune, les jeunes filles ont entre 15 et 16 ans. Elles étudient aussi le dessin, le chant, la musique et le théâtre.

Dans la classe bleue, enfin, elles ont entre 17 et 21 ans. Elles apprennent également les sciences naturelles et la morale est plus poussée. Elles font des stages en apothicairerie, en cuisine, en lingerie, en couture, en jardinage.

Une quinzaine d'enseignantes travaillent à Saint-Cyr. Dans chaque classe, une première maîtresse est assistée de deux ou trois adjointes. Chaque classe est divisée en bandes d'environ 10 élèves. La bande dispose d'une table pour travailler. Dans chaque bande, les trois élèves les plus méritantes assistent la maîtresse. La première est la cheffe de bande. Elle a l'honneur et le plaisir de porter une croix d'argent attachée par un ruban de la couleur de sa classe.

En général, les demoiselles entrent dans ce pensionnat entre 7 et 12 ans. Elles n'en sortent qu'à l'âge de 20 ans avec une dot du roi de 3000 livres.

Elles ne peuvent écrire à leur famille que quatre fois par an et n'ont droit également qu'à quatre visites par an de leur famille (une tous les trois mois) au parloir de l'institution en présence d'une novice. Souvent, les parents qui sont pauvres et habitent loin de Saint-Cyr n'ont pas les moyens de venir rendre visite à leur fille. Et puis, faire un si long et périlleux déplacement pour passer une heure dans un parloir... n'est pas très motivant.

Les demoiselles restent donc enfermées treize ans dans les murs de Saint-Cyr, coupées

de leur famille. Mais pendant ces treize années, elles ne leur coûtent rien.

Louis XIV est très fier de cette institution. Il a lui-même dessiné le modèle du bonnet que les demoiselles portent. De temps en temps, il leur rend visite. Il dit alors : « Je vais voir mes colombes. »

CHAPITRE

1

Je m'appelle Diane de Courtemanche. Je vis avec mes parents au manoir de la Faucheraie sis à Le Mesnillard, en Normandie, à quelques lieues du Mont-Saint-Michel.

Mon père, comme mon grand-père, ont toujours été au service de leur roi, Louis le quatorzième, à guerroyer pour conquérir des territoires ou éviter d'en perdre. Hélas, ils n'y ont guère connu la gloire, mais plus souvent la ruine. Entretenir une armée coûte cher. Fort heureusement, mon père, bien que blessé plusieurs fois, n'y a point perdu la vie et durant les mois où il n'était pas à la guerre, il s'occupait de moi. Je n'ose pas dire avec tendresse, parce que les hommes ne sont pas habitués à dévoiler leurs sentiments, mais avec grande patience.

En fait, il aurait souhaité avoir un garçon qui serait parti à la guerre avec lui et qui aurait perpétué le nom de notre famille. Aussi, dans ma tendre enfance, ne parvenant sans doute pas à faire le deuil de ce fils, il me montrait le manie-
ment des armes, et dès que j'eus sept ans, il m'offrit un petit cheval :

— Il s'appelle Plume.

— Oh, qu'il est mignon ! Et parfaitement à ma taille !

— C'est une des plus petites races de chevaux au monde. Un ami l'a fait venir pour moi d'Espagne. Il semble que le roi de ce pays aime particulièrement ces petits chevaux.

Mon père m'apprit aussitôt à monter. Il tenait la longe de l'animal dans les allées de notre propriété et parfois même courait derrière le cheval pour me retenir si je tombais.

Ma mère n'approuvait pas son attitude et il y eut entre eux des discussions orageuses :

— Il n'est pas bon pour le corps qu'une fillette caracole sur un cheval, soutenait ma mère.

— Il fallait me faire un fils ! tonnait mon père.

— Ah, mon ami, j'espère que prochainement, je vous donnerai ce bonheur.

— Je le souhaite aussi. De toutes les façons, je ne veux pas faire de cette enfant une sucrée¹ qui tombera en pâmoison à la moindre contrariété.

Mon père ne disait jamais « ma fille », mais « cette enfant », comme s'il souhaitait gommer mon corps féminin.

— Certes, mais l'élever comme un garçon n'est pas un service à lui rendre, car son futur époux voudra une demoiselle docile et tendre et non un... un cavalier tout en muscle.

— Hé, je le sais ! grognait mon père. Hélas, Diane n'est pas une beauté. Elle est maigre, trop grande déjà et a un visage anguleux... Alors lui trouver un époux ne sera pas aisé... d'autant que sa dot sera légère.

— Elle a des cheveux d'un blond magnifique et puis, elle peut changer en grandissant... Cependant, le prénom que vous lui avez choisi laisse à imaginer que notre fille préférera la chasse aux conversations de salon.

— Ah, sûr, sourit mon père avant d'ajouter : J'espère qu'elle se montrera digne de cet illustre prénom.

Assise sur un carreau² près de la cheminée, je faisais semblant de mignoter³ la poupée de chiffon

1. Une mijaurée, pimbêche.

2. Coussin.

3. Cajoler, dorloter.

que ma mère m'avait récemment offerte, mais je suivais la conversation avec intérêt. Les poupées ne m'intéressaient pas vraiment, je préférais jouer avec l'épée de bois dont mon père m'avait fait cadeau pour mes sept ans et avec laquelle je pourfendais des ennemis imaginaires. C'était la première fois que j'entendais que je n'étais pas jolie, mais cela ne me préoccupa pas plus que ça. Ma mère et mon père m'aimaient et cela me suffisait. Et puisque maman affirmait qu'en grandissant je changerais, je ne m'en inquiétai point.

Mes parents s'aimaient, ce qui, je le découvris plus tard, était assez rare. Ma mère avait beaucoup d'admiration pour son époux et mon père avait de la tendresse pour la blondeur fragile de ma mère. Les disputes étaient donc rares, et que celle-ci ait lieu à cause de moi me chagrina. Aussi, je crus bon d'ajouter :

— J'aime beaucoup les chevaux.

— Ah, vous voyez ! se réjouit mon père, je ne lui impose rien. C'est elle qui demande toujours à aller les voir.

— Las, marmonna ma mère, je regrette qu'elle ne préfère pas choisir des tissus, des rubans et qu'elle ne soit pas plus adroite à la broderie.

— Mais j'aime aussi beaucoup être bien appréciée. Quant à la broderie, je m'y applique, dis-je pour ne pas faire de peine à ma douce mère.

Tous deux éclatèrent de rire et mon père ajouta :

— En tout cas, elle sera une parfaite conciliatrice !

Je grandissais dans la solitude de notre demeure. Je n'avais pas d'amie de mon âge et ma mère tenait aussi le rôle de gouvernante. Un jour, je l'avais entendue affirmer à mon père :

— J'ai tenu à allaiter Diane et...

— ... ce qui vous a fâchée avec toutes les dames de qualité de notre entourage, l'avait interrompue mon père.

— Certes. J'ai conscience que je suis allée contre les pratiques de notre société, mais avouez, mon ami qu'il est absurde de donner son enfant en nourrice quand la nature a pourvu les mères de lait lorsqu'elles enfantent.

— Ah, vous êtes bien la seule à avoir un raisonnement aussi... farfelu.

Ma mère avait souri avant de reprendre :

— De même, je refuse de confier l'éducation de notre fille à une tierce personne. J'ai largement le temps de m'occuper d'elle.

Avec ma mère, j'apprenais tout ce qu'une demoiselle doit savoir : bien se tenir en société,

jouer quelques partitions sur un clavecin, chanter des sonates, réciter un poème et, bien sûr, broder.

Avec mon père, j'apprenais la nature : connaître les arbres, les animaux de la forêt, caracolier à la poursuite d'une biche ou d'un lièvre et même faire semblant de me battre avec mon épée de bois. Souvent, je montais avec lui sur son cheval et c'était un grand bonheur de sentir son corps robuste me protéger. Je rêvais du moment où je pourrais participer à la chasse avec lui.

Plusieurs fois, il m'emmena jusqu'à l'abbaye du Mont-Saint-Michel pour en admirer la belle silhouette. C'était l'une de mes promenades favorites. Lorsque nous revenions, mère nous demandait :

— J'espère que vous avez prié pour notre salut ?

J'échangeais alors un regard complice avec mon père parce que c'était la beauté des lieux qui nous importait, et que nous n'étions jamais entrés dans l'église.

— Bien sûr, ma mie ! mentait papa.

Nous recevions parfois la visite du cousin René de la Tour de l'Orme. Le fils du frère aîné de papa, mort au combat. Âgé au moins de dix ans de plus que moi, il ne participait point à mes jeux, mais

me regardait avec insistance lorsque nous étions à table et me servait quelques compliments qui m'agaçaient car, je ne sais pourquoi, je jugeais qu'ils manquaient de sincérité.

— René, le grondait mon père, Diane est trop jeune pour que vous lui fassiez ainsi la cour.

— Il n'est jamais trop tôt pour faire savoir qu'une demoiselle vous convient.

— Je vous en prie, René, insistait ma mère, laissez notre Diane vivre son enfance. Elle a bien le temps de penser au mariage.

— C'est que je ne voudrais point que vous la promettiez à un autre damoiseau, susurrail le cousin.

— Ah, mon cher, il y a bien peu de chance qu'un damoiseau la veuille ! grognait papa.

Lorsque René était chez nous, il passait tout son temps avec mon père. Ils sortaient tous les deux le soir et rentraient au petit matin. Mon père m'ignorait, aussi je détestais ce cousin qui me volait son attention.

Ma mère ne l'aimait pas beaucoup non plus.

— René rêve de devenir le fils que nous n'avons pas eu, soupira-t-elle un soir. Il espère y parvenir en vous épousant... mais je veille... Ce cousin n'est pas l'homme que je souhaite pour

vous. Et puis, il a une très mauvaise influence sur votre père.

Alors, dès que René était parti, je m'efforçais de remplacer ce fils tant souhaité. Je ne me plaignais jamais d'avoir mal quand nous restions de longues heures sur la selle à parcourir la campagne, et lorsque mon père me disait « Ah, Diane, quel dommage que vous ne soyez pas un garçon ! », je lui répondais en bombant le torse :

— Je suis aussi solide et courageuse qu'un garçon.
Ce qui le faisait éclater de rire et me comblait.

CHAPITRE

2

Le miracle se produisit alors que j'allais avoir huit ans.

Ma mère se trouva grosse¹. Aussitôt, mon père cessa de sortir le soir et le cousin se rendit moins souvent chez nous. Papa passait beaucoup de temps avec maman, lui recommandant de ne point se fatiguer, lui faisant la lecture lorsqu'il l'obligeait à demeurer allongée.

— Vous devez me faire un beau garçon ! assurait-il.

J'avoue que j'étais un peu jalouse de ce futur garçon qui, avant même sa naissance, monopolisait l'attention de mon père.

1. Expression utilisée au xvii^e siècle pour signifier « être enceinte ».

Comme s'il voulait me prouver qu'il continuerait à m'aimer, mon père me disait :

— Vous êtes-vous occupée de Plume ?

— Oui. Je l'ai bouchonné, je lui ai donné une ration d'avoine et nous avons fait le tour du parc au petit trot.

Entre Plume et moi, une grande affection était née. Jamais il ne ruait pour me désarçonner. Lorsqu'il sentait que j'étais fatiguée, il avançait sagement au pas et caracolait allégrement quand je lui lançais :

— En avant, Plume !

Nous faisons de grandes promenades dans le parc et j'étais certaine d'être une excellente cavalière.

L'accouchement fut long et laborieux. Enfin, je le suppose car, évidemment, je n'y assistai point. La matrone, une solide paysanne du village appelée au chevet de ma mère, m'avait éloignée de la chambre :

— Ne restez pas là, demoiselle, ce n'est pas un spectacle agréable.

Mais ne pouvant me résoudre à abandonner ma mère, je m'étais cachée derrière une tenture de l'antichambre. Je l'entendis donc gémir, puis hurler. Je mettais mes mains sur les oreilles tant les cris étaient terrifiants et je me mordais la lèvre

pour souffrir avec elle. Mon père avait convié son neveu à partager cette terrible attente et tous deux faisaient les cent pas dans le salon. La matrone sortit précipitamment de la chambre et lança à mon père :

— L'enfant se présente fort mal...

— Sauvez ma femme, supplia-t-il.

Les heures s'écoulaient. Les cris faiblissaient. Puis, tout à coup, la matrone ouvrit la porte, un paquet dans les bras, et s'écria :

— C'est un garçon !

— Un garçon ! s'exclama mon père.

— Oui, monsieur, mais...

— Et mon épouse ?

— Elle est épuisée... mais si Dieu le veut, elle se remettra.

— Un fils ! J'ai un fils ! Enfin ! répétait mon père.

Je jaillis de ma cachette pour sauter dans les bras de mon père et partager sa joie.

— Ah, Diane, me voilà le plus heureux des hommes ! s'enflamma-t-il.

J'ai honte d'avouer que cette phrase me blessa. Je ne serais plus jamais sa Diane chérie, celle qu'il élevait comme un garçon, puisqu'il avait maintenant un véritable garçon à qui il apprendrait à monter à cheval et à manier l'épée.

Mon père se précipita dans la chambre pour féliciter son épouse et la remercier de lui avoir donné un fils. J'entrai sur ses talons. Ma mère était exsangue, épuisée, le visage tourmenté. Mon père ne parut pas s'en apercevoir, car, saisissant sa main, il s'écria :

— Ah, madame, quel grand bonheur vous me faites !

— Vous... vous l'avez vu ? murmura maman.

— Pas encore. La matrone le réchauffe.

— Ah... c'est que...

Elle éclata en sanglots nerveux.

— Reposez-vous, ma mie... vous avez tant souffert...

— Il est... il est difforme... souffla maman.

— Quoi ? Que me dites-vous là ? s'indigna mon père.

— La triste vérité, mon ami... le fils que vous espériez tant est malformé...

— Ce n'est pas possible ! Personne dans notre famille n'est... n'est malformé. Tous les Courtemanche sont grands et vigoureux.

— Pas celui-ci... On redoute même qu'il... qu'il ne survive pas.

— Eh bien, c'est ce qui pourrait lui arriver de mieux ! lança mon père avant de sortir de la pièce en claquant la porte.

Maman se laissa aller sur les oreillers tandis que des larmes inondaient son visage. Je saisis la main que mon père avait violemment lâchée et je la couvris de baisers en affirmant :

— Moi, je l'aimerai beaucoup.

Elle me caressa les cheveux et soupira :

— Il en aura bien besoin.

CHAPITRE

3